

REVUE DE PRESSE
[EXTRAITS]

la **ma**
nuf
act
ure
COLLECTIF
CONTEMPORAIN

PARLER PLUS FORT QUE LE BRUIT

DU 4 AU 21
JUILLET 2026
AVIGNON
THÉÂTRE
DANSE
PERFORMANCES
LECTURES
CONCERTS
CLUBBING

LAMANUFACTURE.ORG

ATTACHÉE DE PRESSE MURIELLE RICHARD
presse@lamanufacture.org // 06 11 20 57 35



Le Masque et la Plume en direct du
Festival d'Avignon (1ère partie)
Dimanche 12 juillet 2026

Premier épisode du Masque à Avignon pour débattre d'une sélection de spectacles dans le in et le off avec un public fervent, dans la rue, dans les salles ET sur scène. Parce que pour cette 80° édition du festival, artistes et spectateurs ne font pas monde à part, les premiers proposent aux seconds de jouer avec eux.

Les pièces :

"La Parole du Seum" de Rébecca Chaillon, Le Cloître des Célestins

"Maldoror" de Julien Gosselin, Cour d'honneur du palais des Papes

"Un procès - après l'ennemi du peuple" de Christiane Jatahy et Wagner Moura, Gymnase du Lycée Aubanel

"SarkHollande (comédie identitaire)" de Léo Cohen-Paperman, théâtre du train bleu

"5 secondes", texte de Catherine Benhamou, mis en scène par Hélène Soulier, à la Manufacture

Les coups de cœur :

Pierre Lesquelen : *Martine au viol – le rire d'Ariane*, texte de Célia Jaillet, mis en scène par Mélodie Fourmeaux, La Manufacture



<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-masque-et-la-plume/le-masque-et-la-plume-du-dimanche-12-juillet-2026-1885919>



Sur le pont des arts

7 juillet 2026

► Reportage

En fin d'émission, **Maxime Grember** nous emmène au Théâtre de la Manufacture pour découvrir ***Quand on dort, on n'a pas faim*** d'**Anthony Martine**, un conte médiéval afro-queer, à la croisée du cabaret et de la performance.

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/sur-le-pont-des-arts/20260707-rebecca-chaillon-avec-la-parabole-du-seum-propose-une-fable-de-r%C3%A9sistance-au-festival-d-avignon>

Le Monde

15 JUILLET 2026

• « 5 secondes », d'Hélène Soulié

Inspiré d'un fait divers survenu en région parisienne, *5 secondes*, c'est le temps qu'il a fallu à une mère à bout de souffle pour abandonner (lors de la fermeture des portes d'un RER) son enfant à un jeune homme inconnu. L'histoire de ce petit Poucet des temps modernes nous est racontée avec une infinie tendresse par Maxime Taffanel. Dans un seul-en-scène captivant, ce comédien aux milles facettes incarne le « *frère d'accident* » de l'enfant. A travers un récit sans pathos, d'une délicatesse rare et d'une belle écriture (le texte est signé par Catherine Benhamou), *5 secondes* glisse du drame social au conte et nous bouleverse. Il y est question de culpabilité, d'injonctions faites aux mères, de pères démissionnaires, de déterminisme social et des moyens d'en échapper, et de notre capacité à prendre, ou pas, soin de l'autre et de le comprendre. **S. Bl**

Moine

17 JUILLET 2026

Soir « Paëlla »

(...) Dans la ville fictive de Gouzin, en grande banlieue, l'association Goûts et couleurs prépare la paella annuelle. Las, le local municipal est menacé d'être vendu. La fête est finie? Rébellion! Occupation! Lutte! Dans une esthétique kitsch à la pop culture fluo débridée, les jeunes acteurs masqués, grimés, perruqués du Mustang Collectif parodient avec tendresse et joyeuseté la lutte associative et la France périphérique.

Bonnes âmes patronnesses, exclus en mal de dignité, maire sachant ne pas tenir promesse, musique de variété... et une méduse dans un bocal en guise de narrateur.

On en redemande. Même qu'on est resté pour l'after show karaoké que la petite troupe déjantée organisait ce soir-là: « Résiste/ Prouve que tu existes/ Cherche ton bonheur partout, va/ Refuse ce monde égoïste/ Résiste. » Du France Gall à chanter en gueulant les bras en l'air. Allez Gouzin! ■

*Par le Mustang Collectif,
à La Manufacture (1 h 20)*

LAURENT CARPENTIER

Le Monde

20 JUILLET 2026

■ « Seule comme Maria », de Marilou Aussilloux et Théo Askolovitch

La violence sexuelle subie par des interprètes sans défense, parce qu'elles sont jeunes, inexpérimentées, impressionnables, donne lieu à une représentation fragile et attachante portée par la rage de vivre et de jouer de Marilou Aussilloux. D'un sourire, l'actrice interrompt net le jeu : ça ne va pas, elle ne peut pas entrer comme ça sur le plateau et enfiler une perruque constituée de vrais cheveux. Ce spectacle affirme d'emblée le droit au tâtonnement, à l'incertitude, au ratage. Ce qui veut aussi dire le droit à une seconde chance. Tout ce dont Maria Schneider (1952-2011) a été privée. *Seule comme Maria* trace, du cinéma au théâtre, deux portraits qui se superposent.

Sur l'écran, l'actrice du *Dernier Tango à Paris* (1972), victime des manœuvres de Marlon Brando et du metteur en scène Bernardo Bertolucci. Elle ne s'en remettra pas. Sur les planches, Marilou Aussilloux, fan de cette muse qui l'a inspirée et lui permet, des décennies plus tard, entrelaçant leurs deux histoires, de raconter à son tour la « blessure » infligée par un partenaire de théâtre plus âgé. Marilou Aussilloux n'en dit pas plus. Mais, dans la pudeur allusive de ses mots, s'engouffre un reste à charge trop souvent occulté : les abus exercés sur de jeunes actrices en formation, les manipulations et les humiliations, l'impossibilité de faire entendre son non face à de prétendus pygmalions. J.Ga.

Jusqu'au 21 juillet à La Manufacture.

Le Monde

20 JUILLET 2026

■ « Décréation », d'Alexander Plotnikov

Décréation est à voir de toute urgence. Ce spectacle épatant, interprété en français et en russe (surtitré) par un trio d'actrices incroyables, interroge la notion d'engagement à travers deux figures : celle d'Evguenia Berkovitch, metteuse en scène anti-Kremlin condamnée à six ans de prison en 2024. Celle, sacrificielle, de Simone Weil (1909-1943). Les trois comédiennes, assises sur des chaises au-dessous d'écrans vidéo, déploient en une heure percutante la pensée de la philosophe. Weil a su accorder ses convictions et ses actes, jusqu'à entamer une grève de la faim par respect pour les prisonniers des camps de concentration allemands.

Que sont le militantisme et la vérité ? Que pèse le théâtre par rapport aux conflits collectifs ? Des questions essentielles sillonnent une représentation d'une puissance exceptionnelle, qui navigue de la présence en scène des interprètes à leurs corps filmés dans des situations extrêmes. L'une cesse de s'alimenter, l'autre vit recluse dans sa salle de bains. Les visages se creusent, les silhouettes s'affaissent. Où sont les Simone Weil contemporaines ? Peut-on – et faut-il – aujourd'hui encore emprunter un chemin dont l'intransigeance éthique, intellectuelle, morale ne pouvait mener qu'à la mort ? Il n'existe aucune réponse facile à des cas de conscience individuels. *Décréation* est un spectacle qui fait honneur au théâtre. **J. Ga.**

Avec Iana Irteneva, Alena Konstantinova, Marietta Tsigal-Polishuk. Jusqu'au 21 juillet à La Manufacture. Tournée en préparation.

Libération

18 JUILLET 2026

«Merci d'être là» du collectif Ontroerend Goed

Vous entrez en salle, vous êtes le premier spectateur à vous asseoir dans les gradins et convoitez le siège parfait, avec angle de vue et confort d'assise optimale. Premier rang ? Cinquième rang ? Vous posez votre sac sur le siège d'à côté comme un rempart, pour marquer votre territoire, vous croisez les jambes et vous tousssez. Vous analysez bientôt les qualités de jeu ou de mise en scène qui s'offriront à vous. Mais cette fois, l'inverse vaudra aussi tant il est vrai que vous, public, êtes déjà un spectacle à part entière, avec vos usages, vos horizons d'attente, vos espoirs de transports ou de consolation. Dans *Merci d'être là*, le dispositif du théâtre et son rituel entier se retournent comme un gant, dans une fantaisie méta-théâtrale débordante d'inventivité, de coups de théâtre et de retournements de situation futés, signée par le décidément passionnant collectif belge Ontroerend Goed.

À la Manufacture - Château, jusqu'au 21 juillet à 12 h 05, 1 h 55.



Programme Au Festival d'Avignon 2026, les spectacles du off à ne pas manquer (la suite)

«Lost in Vatican» des Sœurs de la perpétuelle indulgence

Une jeune novice en proie au doute croise deux sœurs, disons, pas très catholiques, et c'est parti pour une «road play» (puisque'on dit bien «road movie») échevelée. Sortant du droit chemin, la fine équipe se dirige en effet vers Paris, pour y fonder l'antenne locale des Sœurs de la perpétuelle indulgence, célèbre mouvement LGBT + né en 1979 à San Francisco. Fatalement drôle et énergique, mais pas que, la pièce queer, ingénieusement mise en scène par Alice Etienne, s'emploie aussi à transmettre un message de tolérance désormais d'utilité publique. **G.R.**

A la Manufacture (salle l'Extra) jusqu'au 21 juillet (relâche le 16) à 13 h 25. Durée : 1 h 20.

15 JUILLET 2026

Libération

Critique Off d'Avignon : la compagnie Spitfire fait tomber les masques de Václav Havel

Deux piliers de comptoir coiffés de masques XXL s'enquillent méthodiquement une caisse de Pilsner Urquell, la bière emblématique de République tchèque... Voilà un pitch qui défrise. Et si Petr Bohác, directeur artistique de la compagnie Spitfire, s'inspire d'*Audience* – pièce réaliste du dissident politique et ancien président tchèque Václav Havel –, c'est pour en faire une «tragi-comédie», confie le metteur en scène. Certes, il reprend la situation de base : un brasseur discute avec un écrivain au fond du trou dans une ambiance de flicage mutuel. Sauf que Bohác a sacrément altéré les dialogues : non seulement ils sont pré-enregistrés, mais ils buguent à fond... Comme si les personnages, prisonniers d'une boucle infernale, étaient condamnés à boire jusqu'à l'oubli.

Car *Antiwords* joue sur la relation opposée des loustics à la boisson : l'écrivain rêverait de rester sobre, tandis que le brasseur, à moitié alcoolisé, lui décapsule une Pils fraîche à peine leurs chopes vides. Avec deux géniales idées de mise en scène : puisque les comédiennes sont sapées à l'identique, difficile de savoir qui est qui, avec leurs masques macrocéphales. Ni une ni deux, à chaque pause pipi pour évacuer le surplus de houblon, elles inversent les rôles : celle en charge de l'ivrogne devient l'écrivain timoré, et vice versa... Qu'il est jubilatoire d'observer leur gestuelle muter du tout au tout : le dos se redresse ou s'affaisse sur la chaise, les bras s'agitent sur la table ou s'enfoncent dans les manches de veste, et même le masque a l'air plus ou moins lourd ou léger sur les épaules.

Succès mondial

Et, seconde idée décisive, les deux comédiennes ne cachent pas leurs (dé)goûts personnels – à savoir que l'une adore la bière, l'autre pas du tout. Or il faut bien retirer le masque pour picoler : on devine alors la délectation de l'une, le martyre de l'autre. Visez la virtuosité requise : celle qui hait la bibine se métamorphose en une demi-seconde dès qu'elle enlève son masque...

Si *Antiwords* est un succès mondial, le récent *Perpetuum Havel*, créé avec le Théâtre national de Prague, est bien plus aride. Václav Havel est encore de la partie, cette fois-ci à travers les routines d'un prisonnier, solo dans sa cellule. Bourré de réflexes pavloviens, celui-ci règle ses journées mornes avec des actions simples : pisser, se laver les dents, dormir si possible... Le tout dans un décor carcéral sans équivoque, avec pour seule sortie une fausse porte d'où un flic pixelisé émerge au doux son d'un growl de métal. Sauf que, chez Spitfire, on ne fait pas dans le naturalisme : un mannequin à l'effigie du comédien tombe d'un coup des cintres... Double maléfique, image archétypale, sombre présage ? Comme le confie Bohác, «la vérité est derrière les mots. Le plus important sur scène, c'est ce que les corps ont à dire». Et vu l'état des corps – contraints, aliénés, violentés –, elle n'est pas au beau fixe, la vérité. **Victor Inisan**

«Antiwords» et «Perpetuum Havel», mise en scène de Petr Bohác, au château de Saint-Chamand (la Manufacture), du 4 au 21 juillet, à 15 h 55.



Programme Au Festival d'Avignon 2026, les spectacles du off à ne pas manquer (la suite)

**«Quand on dort on n'a pas faim»
d'Anthony Martine**

Quand on dort on n'a pas faim... Seulement, l'alter ego d'Anthony Martine ne dort pas – il rêve – et il a la dalle, une grosse dalle de Paris, de ses nuits et de pouvoir, enfin, devenir lui. Récit d'apprentissage inspiré de sa propre vie, la première proposition scénique du performeur (qui a joué avec le Munstrum Théâtre et Rébecca Chaillon) prend la forme d'un conte grinçant. Décor de château en carton-pâte délicieusement kitsch, théâtre d'ombres, exégèse de message Grindr, voguing et fausse émission de télé, l'auteur mixe les codes pour raconter les désillusions d'un jeune homme noir, queer et issu des classes populaires. Pas question pour autant de se laisser abattre : à défaut de pouvoir manger en égaux à la table des puissants, on peut créer son propre banquet. **A.J.-C.**

**A la Manufacture (salle l'Extra) jusqu'au
21 juillet (relâche le 16) à 17 h 45. Durée :
1 h 20.**

Libération

6 JUILLET 2026

Critique Festival off d'Avignon : avec «Au Bon Pasteur», la parole est aux Apaches et aux crapuleuses

Le spectacle écrit par Sonia Chiambretto et mis en scène par Marcial Di Fonzo Bo retrace avec justesse le parcours de jeunes mineures jugées «déviantes» et enfermées dans des établissements religieux dans les années 50.

C'est une pièce pour «*les fugueuses, les Apaches, les crapuleuses, les errantes et les perverses*». Une pièce pour celles qui étaient en réalité des «*filles non désirées, des filles précoces, des filles curieuses*» et qui furent enfermées sur ordre d'un juge ou d'un père dans l'une des maisons de redressement de la congrégation du Bon Pasteur – des dizaines de lieux tenus par des sœurs catholiques à partir du XIXe siècle où l'on sait aujourd'hui que les humiliations et les violences furent nombreuses.

Le spectacle *Au Bon Pasteur*, présenté dans la toute nouvelle salle l'Extra de la Manufacture, dans le off d'Avignon jusqu'au 12 juillet, retrace le parcours de cinq d'entre elles. L'autrice Sonia Chiambretto a écrit son texte nourri des témoignages des anciennes pensionnaires (certaines ont poursuivi la congrégation en justice) et des recherches sur l'enfance recluse des historiens Véronique Blanchard et David Niget. Marcial Di Fonzo Bo, le directeur du Quai d'Angers, en assure la mise en scène, où les noirs et blancs lumineux sont tour à tour des barreaux ou d'illusoires échappées.

«Par voie de correction paternelle»

C'est l'après-guerre, elles sont nées dans les années 30, elles ont 13 ou 16 ans. Elles ont volé, fugué ou ne sont plus vierges parce qu'elles ont osé aimer, ou parce qu'elles ont subi un viol par le cousin du père. On les dit déviantes. Annette arrive au Bon Pasteur en 1954 et son dossier détaille l'inventaire des pauvres biens dont on la dépouille, comme lors d'une entrée en prison. «*Une chemisette col Claudine, un mouchoir en tissu, un ticket de cinéma...*» Gisèle y entre l'année suivante : «*Un bandeau à pois, un rouge à lèvres, un livre de Françoise Sagan : Bonjour tristesse.*»

La jeune actrice Inès Quaireau, excellente, les incarne toutes, avec force et sans jamais forcer. Parfois d'autre voix s'invitent, exhumées du dossier des jeunes filles, où les adultes – inspecteur social, monitrice, sœur, gynécologue... consignent chaque comportement, chaque regard, toujours suspect, toujours trop libre. Et la voix du père qui surgit d'un grand appareil à bande magnétique : «*J'ai l'honneur de solliciter le placement de ma fille, Annette, par voie de correction paternelle.*» Si on est plus sceptique sur le saut dans le temps et le rapprochement avec l'enfermement des mineures de nos jours, dans les centres éducatifs fermés (où Sonia Chiambretto a également mené des ateliers d'écriture avec des adolescentes), c'est aussi parce qu'on aurait aimé entendre plus longtemps encore la voix des «*prostituées, des rebelles, des invaincues, des vagabondes...*» **Sonya Faure**

A la Manufacture, salle l'Extra, jusqu'au 12 juillet (relâche le 9) à 11h35 (50 minutes).

Libération

18 JUILLET 2026

À la Manufacture - Château, jusqu'au 21 juillet à 12 h 05, 1 h 55.

«Antiwords» et «Perpetuum Havel» par Spitfire



«Antiwords» de la compagnie Spitfire. (DH)

Alors que sa pièce *Antiwords* fait le tour du monde, [la troupe de Petr Bohác](#) est encore peu connue en France. Avec deux pièces programmées à la Manufacture, c'est le moment de se rattraper. *Antiwords* d'abord : deux piliers de comptoir coiffés de masques XXL s'enquillent méthodiquement une caisse de Pilsner Urquell, la bière emblématique de République tchèque... Voilà un pitch qui défrise. Et si Petr Bohác, directeur artistique de la compagnie Spitfire, s'inspire d'*Audience* – pièce réaliste du dissident politique et ancien président tchèque [Václav Havel](#) –, c'est pour en faire une «tragi-comédie». *Perpetuum Havel*, ensuite, est bien plus aride. Václav Havel est encore de la partie, cette fois-ci à travers les routines d'un prisonnier, solo dans sa cellule. **V.L.**

Libération

18 JUILLET 2026

Programme Au Festival d'Avignon 2026, les spectacles du off à ne pas manquer (la dernière)

Musique

«Solo à table» de Claire Diterzi

Si Claire Diterzi se mettait à concocter des philtres d'amour ou à réciter des incantations, on ne serait pas vraiment surpris. Dans ses minuscules grimoires, il n'y a, pour l'instant, que des paroles, et les objets extraordinaires qu'elle collectionne servent, pour la plupart, à faire de la musique. Guitare, boîte à musique, clavier «*mou du slip*», verrillon et orgue de barbarie portatif : dans son cabaret de curiosité, la magicienne-musicienne déplié en toute intimité quelques extraits de son répertoire et ses talents de multi-instrumentiste. Une heure hors du temps, loin de la chaleur, de la foule et de la symphonie des cigales, délicate et joyeuse comme une bulle de savon. **A.J.-C.**

A la Manufacture - musée Angladon, jusqu'au 21 juillet, à 18 h 15, 1 h.

Télérama

10 Juillet 2026

Avignon 2026 : que voir dans le Off ? Nos trente nouveaux coups de cœur

TTTT **JIMMY** de Sergi Emiliano i Griell



Photo Pierre Ouzeau

Spectacle autour d'une usurpation d'identité sur fond de fait divers, *Jimmy* se penche sur les raisons qui poussent des individus à en duper d'autres et questionne, surtout, le mensonge à soi-même. La prouesse majeure de cette pièce réside dans la singularité et la finesse de sa mise en scène, et dans l'interprétation des comédiennes et comédiens. Chaque geste, chaque déplacement, possède sa chorégraphie. Sergi Emiliano i Griell signe un spectacle troublant, constellé de références aux techniques du cinéma. Appuyées par la lumière, les scènes paraissent alterner plans serrés et plans larges sur les personnages, travellings et ralentis. Certaines séquences s'apparentent à des boucles. Comme des retours en arrière que le spectateur effectuerait pour déceler, dans l'image, l'une des clés du mystère. — **T.L.R.**

Du 4 au 21 juillet, La Manufacture, – Château de Saint-Chamand, 19h40. Durée : 1h55, navette comprise. Relâche le 16 juillet. Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

3 juillet 2026

Avignon 2026 : que voir dans le Off ? Nos trente premiers coups de cœur

"Quand on dort on n'a pas faim", d'Anthony Martine



Photo Fabrice Robin

Dans son château de princesse modestement bâti sur scène, Anthony Martine tisse son propre conte de fées. Le héros n'est pour une fois pas blanc. Mais noir, jeune, queer, et banlieusard. L'histoire démarre au prestigieux lycée Henri-IV, à Paris, où le jeune homme a étudié, expérimenté son homosexualité en même temps que le racisme et le mépris social. Avant de se tourner vers le théâtre. Pour se réinventer. Car comment vivre dans un monde majoritairement blanc et hétéronormé ? La question irrigue ce seul-en-scène pêchu et captivant qu'il a écrit, mis en scène et performe aux côtés de sa sœur. De son histoire à celle de Shrek, de Fanny Ardant aux penseurs afrodescendants, Anthony Martine brasse les références, sans quatrième mur et loin des codes bourgeois, avec une folle liberté d'être et d'aimer. Tel le théâtre joyeux et inclusif qu'il crée. Et qu'il faut courir découvrir. — K.O.

1477 Du 4 au 21 juillet, La Manufacture, à 17h45. Durée : 1h20. Relâche les 9 et 16 juillet. Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

10 Juillet 2026

Avignon 2026 : que voir dans le Off ? Nos trente nouveaux coups de cœur



“Merci d’être là”, par le collectif Ontroerend Goed



Photo Kurt van der Elst

Tout peut arriver dans ce processus théâtral où le public s'avère plus actif qu'il ne le pense d'abord. Avant d'entrer, une comédienne l'interroge sur ses attentes. Une fois dans la salle vide, l'équipe d'Ontroerend Goed l'observe et l'épie déjà. Avec bienveillance, bien sûr, mais tout de même à son insu, le public devient la source même du spectacle. Des images projetées en vidéo, reinventent en direct l'histoire de sa venue au théâtre. De nombreux témoignages enregistrés en amont dans les théâtres où la compagnie a tourné en constituent la bande-son. Où l'on entend les spectatrices et spectateurs donner leur avis sur ce qu'ils aimeraient voir sur scène — une improbable boule à facettes par exemple ! Alors la question devient soudain vertigineuse : qu'y avait-il dans le spectacle zéro de ce nouvel opus du collectif belge fondé à Gand il y a plus de trente ans ? Une page blanche qui s'est remplie et colorée au fil de l'expérience vécue par de nombreuses communautés de théâtres. Pour le plus drôle et joyeux des résultats. — **E.B.**

Jusqu'au 21 juillet, La Manufacture, 12h05. Durée : 1h55 (trajet en navette compris). Relâche le 16 juillet. Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

19 juin 2026

Avignon 2026 : nos trente derniers coups de cœur à applaudir avant la clôture

TTT "Seule comme Maria", de Marilou Aussiloux et Théo Askolovitch



Photo Christophe Raynaud de Lage

Elle nous regarde droit dans les yeux, mais assurance et fragilité se lisent tour à tour dans les siens. Ceux de la jeune Marilou Aussiloux, à qui le spectacle d'une tragédie a révélé la vocation de comédienne. Quittant sa province, elle suit un premier stage au Cours Florent, qu'elle intègre ensuite sans savoir vraiment où elle débarque. Bosseuse, elle s'accroche. Encaisse les difficultés de la vie à Paris, le sexisme d'une époque où la prise de conscience #MeToo n'avait pas eu lieu. Son récit personnel s'entremêle à sa quête : savoir qui se cache derrière l'actrice Maria Schneider (1952-2011), devenue bien malgré elle, à 19 ans, l'icône sexuelle du cinéma des années 1970. La victime, surtout, d'une scène de sodomie contenue dans le film *Le Dernier Tango à Paris* (1972), dont ni l'acteur Marlon Brando — alors âgé de trente ans de plus qu'elle — ni le cinéaste Bernardo Bertolucci ne l'avaient informée. Marilou Aussiloux déplie l'histoire par à-coups, incarnant Maria Schneider ou s'appuyant sur des documents d'archive. Des images d'interviews précèdent les moments où la comédienne endosse la perruque brune et bouclée, pour mieux reprendre les confidences feutrées de Maria. Marilou Aussiloux découvre à travers Maria Schneider les terribles risques du métier. Mais à la différence de cette dernière, elle a su faire théâtre des épreuves vécues. — **E.B.**

Du 4 au 21 juillet, La Manufacture (L'Extra), 11h35. Durée : 1h05. Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

10 Juillet 2026

Avignon 2026 : que voir dans le Off ? Nos trente nouveaux coups de cœur



“Lost in Vatican”, de Lilas Roy et Alice Etienne



Photo Noémie Garbous

Photo Noémie Garbous

Foutraque, déjantée, follement menée, l'épopée style road-movie créée par Alice Etienne et Lilas Roy emporte tout sur son passage. Le texte faiblard est contrebalancé par la joie, la tendresse des personnages, drôles d'oiseaux perdus dans les années 1990 encore trop corsetées. Ainsi Christine, novice franciscaine de 19 ans, sur le point de prononcer ses vœux, qui rencontre deux religieuses d'un tout autre genre. Des Sœurs de la perpétuelle indulgence, congrégation LGBT fondée en 1979 à San Francisco et dont elles s'apprêtent à faire vivre le message à Paris. Révélation pour la jeune Christine qui déconstruit tous ses carcans. Il y a un côté *Sisterhood* dans ce théâtre coloré et mené tambour battant. On s'y laisserait toucher par la grâce... — **K.O.**

Jusqu'au 21 juillet, La Manufacture, 13h25. Durée : 1h20 - Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

19 juin 2026

Avignon 2026 : nos trente derniers coups de cœur à applaudir avant la clôture

TTT “Les Aveugles”, de Maurice Maeterlinck



Photo Nicolas Richard

Entre théâtre et performance numérique, cette proposition plonge douze spectateurs en immersion dans la pièce *Les Aveugles*, de Maurice Maeterlinck (1862-1949). Casques audio et de réalité virtuelle sur les oreilles et les yeux, chacun se retrouve au cœur d'une forêt, tout en écoutant le texte enregistré par des comédiens. Impressionnante, la création fait ressentir le sentiment de désorientation dans l'espace, ainsi que celui de solitude, des douze aveugles de la pièce. Les illustrations, presque entièrement en noir et blanc, renforcent l'impression d'étrangeté, comme lorsque le paysage se désintègre et semble chuter sous nos pieds. Sensation de vertige. — **T.L.R.**

Du 4 au 21 juillet, La Manufacture, à 10h30, 11h30, 14h30, 15h30, 16h30. Durée 50 mn. Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

19 juin 2026

Avignon 2026 : nos trente derniers coups de cœur à applaudir avant la clôture

TTT “Cònsolo”, de Daniele De Michele et Julien Cassier



Photo Franck Alix

Photo Franck Alix

Il épluche des légumes. Évoque de son accent ensoleillé le cordon-bleu que fut sa grand-mère et les recettes qu'elle lui a léguées. Dont cet essentiel coulis de tomates qui honore tous les plats italiens. C'est pur plaisir, pure gourmandise, que ce *Cònsolo* — du nom du repas qu'on offre aux familles endeuillées dans le sud de l'Italie — où Daniele De Michele prépare en scène cette *pasta al sugo con le polpette* qu'il offrira généreusement au public à la fin. Économiste de formation, anthropologue à sa façon, réalisateur et auteur d'enquêtes, films et livres sur la cuisine italienne, cet acteur-né — dirigé avec humour par Aurélien Bory — partage aussi de lumineuses réflexions. Et s'interroge, entre deux gestes de cuistot, sur notre relation à la cuisine et à la nourriture, sur ce que signifie culturellement, socialement depuis des lustres la préparation d'un repas... Portraits vidéo de vieux cuisinier(e) s italien (ne) s à l'appui, le voyage auquel il nous invite n'est pas seulement intime ou goûteux mais historique, politique, militant. Expérience raffinée et rare. — **F.P.**

Du 4 au 21 juillet, La Manufacture, château de Saint-Chamand, 21h55. Durée : 1h30.
Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

10 Juillet 2026

Avignon 2026 : que voir dans le Off ? Nos trente nouveaux coups de cœur

TTT

“Cinq Secondes”, de Catherine Benhamou



Photo Pauline Le Goff

Il faut y aller pour lui : Maxime Taffanel, dont le seul-en-scène *Cent Mètres papillon* (portrait d'un nageur de compétition) nous avait frappée en 2018. Le revoilà sur scène, avec sa voix touchante, son corps immense, et son talent. Son envoûtante partition, écrite par Catherine Benhamou, fait le récit des cinq secondes durant lesquelles une mère, épuisée, a confié son bébé à un jeune homme sur le quai du RER. Taffanel remonte la généalogie et incarne tous les points de vue, excepté celui de l'enfant, à qui il ne cesse de s'adresser, comme pour conjurer les déterminismes. Porté par une bande-son enrobante qui palpite comme le cœur, il nous emporte dans un vertige émotionnel. — **E.B.**

Jusqu'au 21 juillet, La Manufacture, 12h40. Durée : 1h05. Relâche le 17 juillet. Tél. : 04 90 85 12 71.

Télérama

10 Juillet 2026

Avignon 2026 : que voir dans le Off ? Nos trente nouveaux coups de cœur



“Should I Stay or Should I Stay”, par La Horde Furtive et Simon Thomas



Photo Hichem Dahes

À lui seul, le titre emprunté aux Clash et déformé par un comique absurde dit tout du spectacle. On va faire du sur place, et en insistant bien ! Sur scène, quatre personnages stylisés : une femme longiligne en tenue noire de Fantômette, une silhouette serrée dans son ciré jaune à capuche, un gaillard enveloppé dans une cape rouge de chevalier, et... un pseudo-matador en bleu, qui, couché par terre, répète en boucle le fameux refrain. La porte est close, ils sont enfermés là pour l'éternité. Ou pas. Tous se lancent des défis absurdes. Peuvent être très rossés entre eux, ou attentifs. Ces silhouettes — qui pourraient s'être échappées d'une bande dessinée comme d'un roman d'heroic fantasy — tricotent ensemble un humour en forme de coq à l'âne. Une logique hors norme s'y incarne dans le jeu, comme dans des bribes de textes. De ce collectif fondé à Bruxelles en 2017, on avait aimé *Stanley*, fresque muette sur la vie de bureau primé en 2021 au festival Impatience. Découvrir aujourd'hui *Should I Stay or Should I Stay*, leur premier spectacle, rappelle combien, déjà, ils étaient prometteurs. — **E.B.**

Du 4 au 21 juillet, La Manufacture, – Jusqu'au 21 juillet, 21h50. Durée : 1h05. Relâche le 16 juillet. Tél. : 04 90 85 12 71.

têtu.

10 JUILLET 2026

THÉÂTRE

Avignon 2026 : les spectacles queers à voir au festival Off

PAR AURÉLIEN MARTINEZ

le 10/07/2026

Quand on dort on n'a pas faim



C'était l'un des buzz de la dernière saison théâtrale, porté notamment sur les réseaux sociaux par l'enthousiasme d'un public jeune. Un *"conte médiéval afro-queer"* imaginé par Anthony Martine, comédien entre autres pour le Munstrum Théâtre et Rébecca Chaillon. En partant de son expérience de jeune queer noir sans modèles, le vingtenaire livre un spectacle flamboyant pétri de références littéraires (il est passé par l'hypokhâgne du fameux lycée parisien Henri-IV), cinématographiques (coucou Fanny Ardant) ou encore communautaires (l'incontournable appli en jaune et noir). Ou quand le théâtre se fait à la fois politique et généreusement pop.

>> À la Manufacture du 4 au 21 juillet à 17h45 ; relâche les 9 et 16 juillet

têtu.

10 JUILLET 2026

THÉÂTRE

Avignon 2026 : les spectacles queers à voir au festival Off

PAR AURÉLIEN MARTINEZ

le 10/07/2026

Lost in Vatican

En 1990, en pleine épidémie de sida, une jeune nonne croise la route de deux homosexuels engagés... Légendes de la communauté LGBT, les Sœurs de la perpétuelle indulgence, militants qui jouent avec les codes religieux depuis près de cinquante ans (le mouvement a été fondé à San Francisco en 1979, et le premier couvent français a vu le jour en 1991), sont au cœur de la création de la compagnie Lesoeurs. Alice Etienne (mise en scène et jeu), Lilas Roy (texte) et leurs interprètes prennent le parti de la fiction pour replonger avec humour dans une période charnière de l'histoire LGBT. Et, par la même occasion, tendre implicitement un miroir à notre époque...

>> À la Manufacture du 4 au 21 juillet à 13h25 ; relâche les 9 et 16 juillet

Les Inrockuptibles

10 JUILLET 2026

Festival d'Avignon 2026 : 5 spectacles à ne pas manquer entre In et Off



Une adaptation d'Édouard Louis

(..) Terminons ce parcours avec une dernière belle trouvaille dans le Off : *En finir avec Eddy Bellegueule*, à l'Extra (la nouvelle salle de la Manufacture). La compagnie bruxelloise Gazon·Neve transpose sur scène le fameux livre autobiographique d'Édouard Louis sous la forme d'un récit choral porté à parts égales par les quatre interprètes, qui incarnent à tour de rôle Édouard Louis et divers autres personnages, dont son père et sa mère. Le décor évolue à vue, la parole fuse, les émotions se bousculent, la vie passe, inarrêtable. Fidèle à l'esprit et à la sensibilité du livre, une adaptation épatante. Jérôme Provençal

En finir avec Eddy Bellegueule, La Manufacture (L'Extra) jusqu'au 21 juillet (relâche le 16).

Les Inrockuptibles

17 JUILLET 2026

Entre danse, performance et théâtre, petit florilège de découvertes réalisées durant la deuxième semaine de cette 80e édition.



Lost in Vatican

Achevons ce parcours à l'Extra, nouvelle place forte du Off ouverte par la Manufacture, avec deux pièces réjouissantes, dans des tonalités différentes. Nouvelle création de la jeune et iconoclaste compagnie Lesœurs, ***Lost in Vatican*** entraîne dans une épopée sacrament débridée, à la verve crépitante et à l'inventivité exubérante, inspirée par Les Sœurs de la Perpétuelle Indulgence, iconique mouvement LGBT. **Jérôme Provençal**

Lost in Vatican, à l'Extra jusqu'au 21 juillet.

Les Inrockuptibles

17 JUILLET 2026

Entre danse, performance et théâtre, petit florilège de découvertes réalisées durant la deuxième semaine de cette 80e édition.

Should I Stay or Should I Stay

Achevons ce parcours à l'Extra, nouvelle place forte du Off ouverte par la Manufacture, avec deux pièces réjouissantes, dans des tonalités différentes.(...)

Œuvre de la compagnie bruxelloise La Horde Furtive, ***Should I Stay or Should I Stay*** enferme quatre personnages aux costumes très colorés dans un univers cartoonnesque aux confins de l'absurde. Une expérience très originale, souvent hilarante, qui conjure la violence du monde avec un grand sourire. **Jérôme Provençal**

Should I Stay or Should I Stay, à l'Extra jusqu'au 21 juillet.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

À la Manufacture, dans *Perpetuum Havel*, le danseur-comédien Roman Zotov-Mikshin s'élance à corps perdu dans une dénonciation des violences faites aux prisonniers politiques



La Manufacture / d'après Václav Havel / conception et mise en scène Petr Boháč

Sans l'aide d'un seul mot, uniquement à travers le langage du corps, le danseur-comédien d'origine russe Roman Zotov-Mikshin, exilé en République Tchèque, dénonce les violences faites aux prisonniers politiques. Saisissant plaidoyer contre la liberté bafouée, *Perpetuum Havel* frappe nos sens et nos consciences.

Il dort, se lève, enfle une combinaison, va aux toilettes, se brosse les dents, mange ce qu'on lui donne à manger, arpente sa cellule. Il bouge, tente de s'égayer, effectue de nombreux gestes, toutes sortes de mouvements, donne même parfois l'impression de valser. Il s'invente une existence vivable, essaie vaille que vaille de combler la vacuité de sa détention. Puis il retourne à son lit, se déshabille, avant de se lever de nouveau, de revêtir encore une fois son habit de détenu, d'aller aux toilettes, de se nourrir, d'être confronté comme chaque jour à la silhouette impassible de son gardien... Inspiré de *Perpetuum mobile*, pièce écrite par Václav Havel en prison à la fin des années 1980, mais aussi de témoignages de dissidents politiques de diverses nationalités, le spectacle conçu par le metteur en scène tchèque Petr Boháč nous place face à la douleur sublimée d'un homme enfermé pour ses opinions.

Un cri sans voix

Tout d'abord réglée comme du papier à musique, son existence se déséquilibre peu à peu, s'emballe, se détraque, se distord. Elle vrille jusqu'au grotesque, amenant le prisonnier aux limites de la raison. À la Manufacture, Roman Zotov-Mikshin interprète avec force cette partition corporelle traversée de musiques électroniques. Ayant lui-même dû fuir la Russie de Vladimir Poutine, le danseur-comédien exilé à Prague investit ici bien plus que sa ferveur d'artiste. C'est sans doute cette dimension intime qui confère à sa présence sur scène autant d'intensité sensible. Ce qu'il nous transmet à travers la représentation non verbale qu'il façonne dépasse le cadre de la simple performance. *Perpetuum Havel* est un cri sans voix, un appel à nos consciences pour que jamais n'aille de soi le joug des dictateurs et la privation de liberté. Manuel Piolat Soleymat



Christine Muller adapte la bande dessinée de Liv Strömquist : « Une Rose plus Rouge » réfléchit notre rapport à l'amour avec humour, intelligence et émotion

Quand Leonardo Di Caprio rencontre Roland Barthes sur scène ; avec *Une Rose plus Rouge*, Christine Muller mélange théorie sociologique et pop culture dans une pièce cérébralo-comique brillamment interprétée.

« *Est atopos l'autre que j'aime et qui me fascine* » théorise Roland Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux*. Sommes-nous encore capables de tomber amoureux, dans un monde où les applications de rencontre sont la norme et où tout le monde est interchangeable ? C'est la question à laquelle *Une Rose plus Rouge*, adaptation de la bande dessinée *La Rose la plus rouge s'épanouit* de Liv Strömquist, tente de répondre. Deux actrices et une musicienne – Pénélope Martin, Clara Koskas et Mélanie Gerber – nous plongent durant une heure dans une thèse en cinq points sur les mystères des relations amoureuses et des enjeux féminins qui y gravitent. Sur le plateau, un décor minimaliste, sans couleur ; toute la vie réside dans les comédiennes. Un store en tissu défile tel le *scroll* du téléphone, révélant des textos brodés sur le textile, issus d'un travail documentaire et de témoignages recueillis par Christine Muller sur le *ghosting*, pratique qui vise à ne plus répondre aux messages et à disparaître de la vie de son amant.

Une réflexion sur notre société de consommation affective

La mise en scène rythmée est grandement aidée par une interprétation de haute qualité – Clara Koskas est particulièrement remarquable par son jeu corporel. Mélanie Gerber chante, Pénélope Martin nous parle des recherches scientifiques menées sur l'amour et les relations. Clara Koskas sert de cobaye, met en pratique ce qui est expliqué : notre société contemporaine priorise le choix rationnel à l'intuition, à l'affectif. Les jeunes conquêtes mannequins de Leonardo Di Caprio sont-elles de belles histoires d'amour ou le fruit d'une crise d'ego à combler de la part de l'acteur ? À travers le chant, la musique, la chorégraphie, Christine Muller soutient que l'amour d'aujourd'hui se consomme plus qu'il ne se vit. L'indépendance est valorisée, à l'image de Lara Croft, l'idole de notre cobaye. L'amour devient alors un espace de pouvoir, mais également de solitude. Christine Muller propose une relecture de la société normative et consumériste, où le marché de l'amour en crise demande une déconstruction de nos rapports de pouvoir. **Siloé Lemaître**

La Manufacture / Inspiré de la B.D « La Rose la plus rouge d'épanouit » de Liv Strömquist / Adaptation et mise en scène Christine Muller

Guillaume Hallier, marin-sauveteur, danse pour raconter le sort des migrants en Méditerranée



Photo Benjamin Le Bellec

Dans *M'AIDER*, Guillaume Hallier, marin-sauveteur de profession et danseur amateur, fait découvrir les gestes qu'il utilise en mer pour communiquer avec les réfugiés avant de les recueillir. Il témoigne des réalités humanitaires en Méditerranée. *M'AIDER* a été créé au festival Mythos à Rennes. Le spectacle est programmé pour quelques représentations à La Manufacture, dans le Off d'Avignon.

Stéphane Capron

➔ <https://sceneweb.fr/guillaume-hallier-marin-sauveteur-danse-pour-raconter-le-sort-des-migrants-en-mediterranee/>

« Jimmy » : quand les arts du geste percutent le réel

Dans *Jimmy*, un jeune homme prend la place d'un autre porté disparu depuis des années au sein d'une famille américaine aveugle à la supercherie. Que cache cette envie d'y croire ? Que révèle l'imposture ? La compagnie Troisième Génération s'inspire du documentaire de Bart Layton, *The Imposter*, pour ausculter nos croyances et nos rêves et ce qui fait notre identité dans un spectacle hypnotique à la frontière du théâtre, du mime et du cinéma.

Il y a souvent dans les faits divers une part d'in vraisemblable, et c'est pour cela qu'ils fascinent autant. Ces événements microscopiques et marginaux, comme des sorties de route de la vie telle qu'elle va, de la vie sans vague, révèlent en réalité la face cachée de l'humanité. Sa part incontournable, son insondable mystère, son effarante monstruosité. Nos possibles basculements. **Un fait divers est souvent incroyable, au sens propre du terme. En cela, les récits qui en découlent, véhiculés la plupart du temps par les médias – journaux, reportages et documentaires –, constituent une matière inespérée pour le spectacle vivant.** Leur lien archaïque avec nos abîmes psychiques, leur inextricable maillage fatal, un enchaînement de faits et conséquences en forme d'impasse, leur contexte social prépondérant, tout le faisceau de critères qui agissent en souterrain pour qu'advienne le drame, forment une constellation narrative théâtrale en diable. Et ce hiatus troublant entre la dimension improbable du récit et sa véracité, confronté aux mécanismes de croyance induits par la représentation, forme un terrain de jeu ahurissant, la possibilité d'interroger le réel à l'aune des fictions qui nous traversent depuis la nuit des temps.

Depuis sa dernière création, *Un Jour tout s'illuminera*, qui fut un éblouissement, la compagnie Troisième Génération fait du plateau le lieu de confrontation entre une histoire prélevée à la source du réel, nourrie de recherches et d'archives, et un travail formel fascinant, liant le geste à la parole de façon inédite. Avec *Jimmy*, l'attente était haute placée et le risque de redite non négligeable. Et pourtant, non. La Compagnie Troisième Génération ne se répète pas, elle trace son sillon. Et le résultat, hypnotique et aiguisé, sidère par la radicalité du geste, sa pertinence et sa mise en œuvre maîtrisée. À la mise en scène, **Sergi Emiliano i Griell** poursuit son exploration entre terreau documentaire et arts du geste, hybridant le mime et le théâtre avec une intuition qui signe le renouveau de l'un et de l'autre. De l'un par l'autre. Ce qui se propose au plateau est une mini révolution esthétique, et ce n'est pas rien de le dire tant les formes véritablement neuves sont rarissimes.

Si l'on retrouve des thématiques similaires autour du mensonge, du soupçon et de la manipulation, de l'enquête policière et des méandres de la justice, si l'ancrage social et la misère tissent à nouveau une toile de fond prégnante – un environnement sujet à la violence, aux addictions, aux dérapages non contrôlés –, si la vérité n'est pas ce que l'on croit, complexe et retorse, si *Jimmy* comporte son lot de figures marginales et de cas sociaux – comme on dit –, c'est pour mieux creuser du côté obscur de nos actes, des motifs qui peuvent nous agir inconsciemment. ***Jimmy* est l'histoire folle d'une imposture.** Et dès la première scène, dans le bureau du FBI où un jeune homme confirme sa déposition, son témoignage, aussi affirmé soit-il, tremble, pour nous, spectateur-rices, du vertige du doute, tandis que l'agent mord, mordicus, à l'hameçon, s'engouffre dans ce récit de victime qui force à la compassion. Car il y a les mots, le discours échafaudé par l'imposteur, mais pas que. Ses regards et tout le corps de l'acteur semblent dire autre chose, trahir l'aplomb de la parole. Gestes furtifs, arrêts sur image, répétitions, rembobinage ou accélérations, c'est tout le tempo qui flotte, échappe à la linéarité rassurante du temps qui s'écoule normalement.

En cela, **c'est toute la représentation qui est prise dans le vortex d'une brèche spatio-temporelle.** La partition physique fait dérailler le présent. Les choix narratifs, elliptiques, font avancer la représentation par à-coups de scènes triviales ou critiques qui apportent chacune leur pièce au puzzle, l'éclairent autant qu'elles en étoffent le mystère. Car l'imposture est abyssale et ce qu'elle soulève, un puits sans fond de questions. Ce n'est plus un fait divers qui nous est conté, mais une tragédie des temps modernes. Le récit aberrant d'une usurpation d'identité qui va bien au-delà du coup bas. Petit à petit, tandis que progresse la représentation et que ses ramifications se dévoilent, l'air change de consistance, s'épaissit, se charge d'une gravité silencieuse. Le jeu des comédien-nes y contribue fortement, leur incarnation chorégraphiée est un sommet de synchronisation entre gestuelle et texte. Toutes et tous font le sel de ce spectacle inouï : **Jules-Angelo Bigarnet, Matthieu Carrani, Agnès Delachair, Paul Jeanson, Clémentine Marchand, Faustine Tournan**, chacun-e se glisse dans son rôle comme un autre lui-même et c'est là le sujet de ce qui se trame. Qui est-on vraiment ? Qu'est-ce que l'identité ? Est-ce que je est un autre ? Est-ce l'autre qui nous fait être qui l'on est ?

Entre le système et ses bas-côtés, entre le bonheur factice des retrouvailles avec l'enfant disparu et le mensonge gros comme une prison, entre un nom et le visage qui le porte, entre la trahison et le besoin de croire, *Jimmy* se niche dans les interstices et les failles de nos êtres en mal d'existence et ouvre une boîte de Pandore vertigineuse. **En travaillant la matière même du théâtre, à savoir le temps, l'espace et le mouvement, la compagnie Troisième Génération crée une densité nouvelle, un trouble dans la représentation qui percute les sujets embrassés.** La musique live s'invite à plusieurs reprises au synthé, le traitement du son, hyper texturé, ajoute à l'ambiance générale, sourde, inquiétante, voire anxiogène de ce thriller métaphysique. Et quand les interprètes entonnent en polyphonie de voix les paroles d'*Amazing Grace*, cantique issu du Nouveau Testament évoquant la parabole du Fils prodigue (« *I once was lost but now I'm found / Was blind, but now, I see* »), l'histoire de Jimmy prend une autre dimension, symbolique et spirituelle, qui en décuple la portée.

Marie Plantin

Viktor Kyrylov, premier lauréat du Prix Václav Havel



Le comédien ukrainien Viktor Kyrylov a été désigné lauréat du nouveau Prix Václav Havel, décerné à Avignon pour célébrer le théâtre contemporain engagé à l'instar du dramaturge et ancien président tchèque. Sa pièce *Maintenant je n'écris plus qu'en français* est présentée au 11 • Avignon dans le cadre du Festival Off.

« Parmi de nombreux candidats de grande qualité, le jury a choisi Viktor Kyrylov, dont l'œuvre allie la qualité artistique à des expériences personnelles douloureuses issues du monde contemporain, où les anciens amis deviennent des ennemis en raison de l'évolution des circonstances sociales. Les valeurs communes sont ainsi détruites par des objectifs politiques agressifs. L'auteur incarne la nouvelle génération de jeunes talents. Son histoire personnelle se traduit par sa capacité à réfléchir sur le manque de liberté dans le monde actuel. Sans pathos et avec sincérité, Viktor perpétue l'héritage de Václav Havel, alliant courage civique et création théâtrale vivante, » résuma le choix du jury international son président Jan Burian, directeur général du Théâtre national de Prague.

« C'est l'histoire de Václav Havel qui m'inspire profondément et me donne la conviction que notre métier peut servir à quelque chose de plus grand que nous. Qu'à partir de petites salles, souvent remplies à moitié, on arrive à faire tomber des dictatures grâce, justement, à ces mots qui nous restent, » a déclaré Viktor Kyrylov lors de la cérémonie de remise du prix.

« Le Prix Václav Havel honore la mémoire du dramaturge et ancien président tchèque (1936–2011), figure de la résistance au communisme dont les œuvres ont marqué l'histoire d'Avignon. Lancé à l'occasion du 90^e anniversaire de sa naissance, ce prix international veut récompenser un auteur de la programmation In et Off 2026 pour sa force dramatique et son engagement face à l'oppression, faisant écho à l'œuvre de Havel et aux valeurs de liberté d'expression portées par le festival à Avignon, » explique Radka Ondráčková, directrice du Centre tchèque de Paris qui est à l'initiative du projet du Prix Václav Havel.

En plus de la reconnaissance hautement symbolique pour son travail, le lauréat Viktor Kyrylov bénéficiera d'une résidence de quatre semaines au Théâtre national de Prague ainsi que d'un séjour au Centre tchèque de Paris. Le trophée qui lui a été remis est un vase unique manufacturé par la célèbre cristallerie de Bohême Moser, portant la signature gravée de Václav Havel.

Avignon : Le Prix Vaclav Havel décerné à l'ukrainien Viktor Kyrilov à La Manufacture

Créé par le Centre tchèque de Paris et le Théâtre de La Manufacture à l'occasion du 90 anniversaire de la naissance de l'écrivain et homme politique, le Prix Vaclav Havel a récompensé jeudi 16 juillet le jeune écrivain et comédien ukrainien Viktor Kyrilov qui présente dans le Off *Maintenant je n'écris plus qu'en français*.

C'est une soirée assez inhabituelle qui s'est tenue jeudi 16 juillet dans les nouveaux locaux du Théâtre de La Manufacture à Avignon.

Né d'une volonté commune du Centre tchèque de Paris et du Théâtre de La Manufacture, le Prix Vaclav Havel (à distinguer du Prix des droits de l'homme Vaclav-Havel décerné par l'Assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe) a été créé « pour célébrer la liberté d'expression et de création ainsi que la conviction profonde que l'écrit a le pouvoir de résister à l'injustice ».

Organisé en collaboration avec le Théâtre national de Prague et la Fondation VIZE 97 de Dagmar et Vaclav Havel, le prix a tout naturellement trouvé sa place à Avignon. Présidé par Jan Burian, directeur général du Théâtre national de Prague, le jury devait se déterminer entre cinq artistes nommés. Christiane Jatahy, qui a créé avec Wagner Moura Un procès, après l'ennemi du peuple actuellement au programme du festival d'Avignon, la poétesse gazaouie Hend Jouda, l'écrivain français Édouard Louis et l'écrivaine et journaliste franco-iranienne Delphine Minoui étaient en compétition avec Viktor Kyrilov, qui a finalement reçu le trophée en cristal conçu par la célèbre verrerie Moser. Viktor Kyrilov, jeune auteur ukrainien. L'auteur de *Maintenant je n'écris plus qu'en français*, qu'il interprète dans le cadre du festival Off au Théâtre Onze, s'est empressé de réfuter le terme de « compétition », tant l'idée est étrangère au monde de la création. Viktor Kyrilov, le plus jeune des prétendants, conte dans sa pièce autobiographique, la stupéfaction et les contradictions d'un jeune Ukrainien, étudiant à la prestigieuse école de théâtre Gitis de Moscou. Originaire d'Odessa, le grand port du sud, il a éprouvé dès son adolescence une vénération pour la littérature et la langue russe, rêvant d'entrer à Gitis, l'académie russe des arts du théâtre qui travaille depuis la fin du XIXe siècle avec le Théâtre d'art de Moscou fondé par Constantin Stanislavski. Il parvient à ses fins et, le 25 février 2022, après un cursus de trois ans, il va enfin interpréter sur la scène du prestigieux établissement un des premiers rôles de La Mouette de Tchekhov pour son diplôme de fin d'étude.

Un artiste dans la guerre. Le 25 février ? La veille, le 24, « l'opération spéciale » a étendu la guerre commencée par Poutine en 2014 par l'annexion de la Crimée à tout le territoire ukrainien. On imagine le désarroi du jeune étudiant qui va se rendre à son spectacle de fin d'étude avec un statut différent de celui

qu'il se donnait la veille. Désormais, parmi ses collègues russes, il est un Ukrainien et, si ces derniers lui manifestent leur solidarité, ils ne parviennent pas à atténuer cette contradiction qui soudain se manifeste et va s'exprimer, non sans humour, tout au long de la pièce. *Maintenant je n'écris plus qu'en français* décrit non seulement la situation, résumant l'historique du contentieux entre les deux pays, mais dit encore l'absurdité de la guerre entre ces deux cultures qui se mêlent depuis des siècles et le désarroi que cela crée chez un jeune homme qui ne veut ni renier son pays, ni oublier son amour pour la culture russe. Il raconte aussi les tracasseries auxquelles fait face un réfugié, et l'inquiétude maternelle omniprésente. Un seul en scène émouvant à la chute surprenante. Précisons que Viktor Kyrilov ne parlait pas la langue française avant son départ de Moscou et qu'il en use aujourd'hui remarquablement.

Un inédit de Vaclav Havel. Efficacement animée par la chanteuse et comédienne tchèque Emma Smetana, la soirée a également permis de découvrir un inédit de Vaclav Havel, Serik. Les pages manuscrites inachevées ont été découvertes en 2020 et mises en ordre grâce à l'aide d'anciens collaborateurs de Vaclav Havel (voir notre article sur Serik). Sous la direction artistique de Frédéric Poty, le texte de 48 pages, qui met en scène un écrivain et l'officier de police politique chargé de le suivre, a été lu et interprété sur scène par d'anciens élèves de l'ENSATT dont la promotion 1973 était parrainée par Vaclav Havel. Lue sur scène, la lettre qu'il a écrite pour accepter le parrainage dit déjà l'humour et l'humilité du leader de la Révolution de velours qui a conduit pacifiquement du régime communiste à la démocratie libérale dont il fut le premier président. Close sur un concert d'Emma Smetana et de son conjoint le chanteur Jordan Haj, la soirée a également permis de découvrir le nouvel espace du Théâtre de La Manufacture, 1 route de Montfavet, aux volumes conséquents pour deux salles vastes dont l'une permettra de donner toute l'année des concerts. **Jacques Moulines**

18 JUILLET 2026



« Jour de chance », la richesse au bout des doigts

Elle est là, sa pile de tickets à gratter dans la poubelle à ses côtés, elle fantasme la richesse et ce qu'elle en fera. Johanne Débat offre à Manika Auxire un rôle clownesque et emphatique dont la comédienne s'empare avec toupet et panache. En creux, dans ce rade où les rêves gisent au sol avec les mégots, *Jour de chance* dit la violence des écarts de classe, le consensus de nos désirs et leur conditionnement.

À la tête de la compagnie Modes d'Emploi, Johanne Débat fabrique des spectacles ludiques et réflexifs, nourris de philosophie et de sciences humaines, qui s'emparent de sujets sociétaux et en questionnent les règles du jeu pour mettre à nu des mécanismes et engrenages collectifs pris dans les mailles d'une culture du divertissement où règne l'argent. *Jour de chance* appartient à la série des propositions scéniques légères et itinérantes, destinées à jouer hors des théâtres. Programmé et coproduit par la Manufacture, par l'intermédiaire du Bureau des Paroles, structure d'accompagnement d'artistes de la scène contemporaine, **ce solo roboratif joue la carte de la proximité et de l'humour pour aborder, par le biais d'une fiction dynamique et resserrée, des enjeux sociologiques qui innervent nos rapports de classe.** Est-ce que l'argent, ça se mérite ?



Jour de chance est une petite forme plaisante et pepsy qui se joue au plus près du public dans un bar, la Bodeguita, aux portes d'Avignon, un solo pétillant et espiègle qui nous attrape par nos rêves pour mieux les détricoter. *Jour de chance* appuie son propos sur les jeux de hasard qui peuplent les poubelles des bistrotts, ces petits tickets cartonnés, brillants et colorés, dans lesquels on place tous nos espoirs d'ascension sociale et qui, jetés là, en révèlent la face cachée. Quel est le quota de tickets gagnants par rapport au nombre de tickets perdants ? Quelles sont les statistiques pour gagner ? Ces questions ne sont qu'anecdotes au regard de ce qui se joue vraiment dans le geste d'achat, puis de grattage. La promesse, au bout des doigts, d'un changement radical, d'une existence facile et dorée, d'un avenir meilleur ? Mais est-on réellement prêt à devenir riche ? Y a-t-on droit, au fond, à cet argent soi-disant facile que nous fait miroiter la Française des Jeux, le grand gagnant, en somme, de ce miroir aux alouettes ? **Des pistes de réflexion qui se fauillent en sous-texte derrière l'expérience partagée par ce personnage de théâtre pur, joué avec une gourmandise communicative par Manika Auxire, clown attendrissant, au sommet de sa palette d'expressivité.**

Dans ce bar-tabac de province où nous voici attablés, une jeune fille, naïve et déterminée, s'apprête à mettre toutes les chances de son côté pour emporter le gros lot, le million qui lui offrira la vie de luxe qu'elle projette et qui ressemble pourtant à tant d'autres, le B.A.-BA du rêve : devenir propriétaire d'un appartement, acheter un chien, réaliser un film dont elle sera l'héroïne. Elle a tout prévu, depuis le budget de son projet jusqu'aux accessoires pour le rituel destiné à attirer sur elle la bonne fortune, ou plutôt la fortune tout court. **Manika Auxire donne à son personnage toute la candeur nécessaire pour nous confronter à ce qui sourd en sous-texte : sa solitude déchirante.** Gratter ses tickets la fait exister, lui donne consistance, forme humaine, raison d'être. Dans cet acte simple, c'est toute sa personnalité qui s'engouffre et nous sollicite par l'écoute. La regarder y croire, pleurer de joie, s'emballer, s'effondrer, passer par toutes les couleurs et tous les états de l'arc-en-ciel fait d'elle le clou du spectacle. *Jour de chance* devient alors le portrait d'une actrice, un cadeau d'une metteuse en scène à sa complice. Mieux qu'un ticket gagnant. **Marie Plantin**



Jour de chance : Le ticket gagnant de Johanne Débat

Dans un bar, à deux pas du nouveau lieu extra-muros de la Manufacture à Avignon, l'autrice et metteuse en scène signe un seul en scène immersif porté par la détonnante Manika Auxire. Derrière le fantasme du jackpot, le spectacle révèle les rêves contrariés d'une femme persuadée qu'un simple jeu à gratter pourrait enfin changer sa vie.

Adossée au comptoir, un verre à la main, Mélanie attend son heure. Elle a convié tout le village. Ici, tout le monde se connaît, tout le monde sait d'où l'on vient. Elle a grandi dans une famille très modeste, où les rêves dépassent rarement les limites du quotidien. Une vie sans drame, mais sans véritable horizon. Elle circule entre les tables, s'assoit parmi les spectateurs comme s'ils étaient ses voisins de toujours. Elle les interpelle, les taquine, les prend à témoin. Peu à peu, chacun devient le confident de ses rêves. Ici, la fortune ressemble à une histoire qui arrive toujours chez le voisin.

Aujourd'hui pourtant, le destin doit enfin tourner. Mélanie en est persuadée. Avant même d'avoir gagné, elle a déjà tout organisé. Le toit-terrasse au bord du canal de l'Ourcq, le chien de race, la vie qu'elle mènera, jusqu'au film dont elle sera l'héroïne. Car elle se sait comédienne. Si rien n'a encore changé, ce n'est pas faute de qualités. Elle est convaincue que le mérite pèse peu lorsqu'on ne naît pas avec les bons codes ni les bonnes relations.

Quand le hasard devient un projet de vie

Tout est prêt. Les grigris sont en place, les rituels accomplis, la salle purifiée, les spectateurs fumigés à la sauge. Dans son esprit, la victoire ne relève déjà plus du hasard. **Manika Auxire** livre une interprétation d'une remarquable intensité. Tour à tour excessive, irrésistiblement drôle, fébrile ou profondément touchante, elle compose le portrait d'une femme qui refuse de renoncer à l'idée d'un ailleurs. Sa gouaille, son sens du rythme et sa manière d'embarquer le public rendent Mélanie immédiatement familière, sans jamais la réduire à une caricature.

Johanne Débat choisit une mise en scène d'une grande sobriété pour mener une véritable étude psychologique et sociale. Le bar devient un condensé de ce village où chacun connaît la vie de l'autre, où les places semblent distribuées d'avance et où l'irruption de l'argent menace l'équilibre du groupe. Sans jamais juger son personnage, la metteuse en scène accompagne ses emballements, ses contradictions et ses failles. Derrière l'humour se dessine le portrait d'une femme persuadée qu'une somme d'argent pourrait enfin réparer ce que les déterminismes sociaux ont longtemps empêché. Le rire naît de cette démesure. L'émotion aussi.

Lorsque la chance semble enfin lui sourire, le rêve tourne court. Les regards changent, le doute s'insinue partout, la paranoïa gagne Mélanie. Ce qui devait la libérer l'isole peu à peu, jusqu'à rendre la fuite inévitable. Sans jamais perdre sa légèreté, Johanne Débat fait apparaître l'envers du jackpot. L'argent promet une autre vie, mais il ne protège ni de la solitude ni des fractures sociales qui l'ont fait naître.

Olivier Fregaville



Je sors ce soir : Immersion dans les mots de Guillaume Dustan

Au Festival Off Avignon, La Manufacture accueille cette pièce adaptée du livre éponyme de l'auteur, dans lequel il raconte sept heures d'une soirée passée dans le monde de la nuit gay parisienne. Une expérience à vivre qui décroïssonne le théâtre comme espace.

endez-vous est donné non pas au théâtre, mais dans un bar à quelques dizaines de mètres de là. À 23 heures, la soirée toucherait à sa fin pour n'importe qui, certainement pas pour **Guillaume Dustan**. Alors **Mirabelle Rousseau**, metteuse en scène de ce projet hors les murs, prend acte. En adaptant le roman *Je sors ce soir* en texte dramaturgique, elle fait aussi le choix de lui donner pleinement corps. Profitant des installations existantes dans l'établissement qui l'accueille, elle imagine une forme immersive qui entend plonger les spectateurs au coeur d'une boîte de nuit gay dans les années 1990. Et pour cause, c'est cet épisode, d'une absolue quotidienneté dans le vie de l'auteur, qu'il retrace ici. Un récit à la première personne qui se façonne entre rencontres fugaces, drague, désir, musique et drogues. Tout un écosystème convoqué dans un dispositif pensé presque comme une reconstitution. Dans la peau du narrateur, **Nicolas Cartier** s'apprête à entrer en piste. Autour de lui, quelques dizaines de spectateurs attendent, debout ou assis, un verre à la main ou pas encore servis. L'atmosphère n'est pas encore tout à fait posée. Derrière ses platines, pourtant, **Didier Légise** a commencé à mixer de la techno – création musicale de **Kerwin Rolland** – sous les lumières vives et colorées qui envahissent la salle.

L'espace des absents

Résonne finalement une voix, juste assez sonorisée pour être audible par-dessus la musique. Nicolas Cartier s'avance, aucune lumière sur lui, l'immersion doit être totale. Il est Guillaume Dustan, le public autour fait office de figurants peuplant la boîte. Alors tout devient très concret, des mecs croisés quelques secondes sur la piste aux habitués, des amants déjà consommés à ceux qui ne le seront jamais. Dans le roman la nuit avance, dans le cerveau la drogue agit, dans les enceintes le volume monte. Le comédien évolue au milieu d'une foule un peu trop sage. Les produits et l'épuisement ralentissent son corps et le déstabilisent.

Au fil de ses déplacements, les spectateurs bougent eux aussi, sans le vouloir vraiment. Certains se laissent aller à hocher la tête et à taper du pied au sol sur le tempo des basses. En dépit des apparences, la représentation continue, le théâtre a toujours lieu. Les quelques personnes présentes ne suffisent pas à combler l'espace, laissé vide des absences de ceux dont les noms sont cités mais qui ne viendront plus. Tout ce qui fait la plume de Dustan est là, la banalité comme force du récit, la sexualité comme acte de liberté et la maladie en constant filigrane. Des éléments qui se retrouvent dans la pièce, offrant à *Je sors ce soir* un écrin des plus pertinents. **Peter Avondo**



EL MEJOR TRUCO DE MAGIA JAMAS VISTO

Compagnie Frio Teatro & L'Aristotelia Chilensis



Difficile de proposer une pièce quand on ne peut pas en partager le meilleur, ce fameux « *tour de magie jamais vu* ». Si ce n'est que du Chili d'hier à celui d'aujourd'hui, il y a des vérités qu'on ne veut révéler.

Margarita qui a la drôle d'habitude de fréquenter les funérailles, rencontre Rosa qui la pousse à participer à une réunion des Alcooliques Anonymes, pour mettre fin à cette addiction. Mais voilà, nous sommes loin de la confession amusante, et on comprend progressivement que nous sommes face à quelque chose de bien plus complexe, de plus lourd à porter.

Et nous voici, spectateur, embarqué dans un drame qui nous révèle nos propres failles, nos dénis et notre capacité à affronter la réalité.

Si nous sommes invité-es à participer au jeu du Bingo, ne laissons pas notre vie livrée au hasard de l'existence !

Laissez-vous porter par ce tour de magie, vous ne le regretterez pas. *Fabien Cohen*

« El mejor truco de magia jamás visto » jusqu'au 21 juillet, jours impairs, au Théâtre La Manufacture- Château St-Chamand - Metteur en scène : Leyla Selman